

tiques. Ah ! mais, chacun a son faible ici-bas ! Si M. Tardivel n'eût jamais goûté l'enivrement, non pas d'être ministre, bagatelle pour lui, mais d'aider par ses conseils à la création d'un ministère, et du plus glorieux des ministères, celui des *honnêtes gens*, il serait plus libre aujourd'hui dans ses appréciations.

Puissé-t-il méditer sérieusement cette sentence de l'Ecriture : "*Vanité des vanités tout est vanité*", même le pouvoir de faire des ministres.

X... Ptre

DEUX RACES EN PRESENCE

Sylva Chapin dans son livre *Sensations de Nouvelle-France*, qui a fait grandement sensation pour sa part à la suite de l'incident qu'il a provoqué, nous trace un très joli tableau d'un fait-divers qui a passé presque inaperçu lors de la catastrophe de Ste Anne de la Pérade.

Comme dans le *sens pratique*, l'extrait que nous citons la semaine dernière, il montre l'antithèse des deux races, le clinquant et le solide, la soupe et la bannière.

Le contraste est dessiné de main de maître.

Au village de Ste-Anne de la Pérade, et un peu en amont, a été construit le pont du chemin de fer du Pacifique Canadien, reposant sur de solides piles en pierres de taille, et dont les approches ont été aussi édifiées en vue de parer aux débâcles les plus violentes. Rencontrant cet obstacle sur leur chemin, les flots courroucés redoublaient de fureur, en imprimant au tablier de fer de longues vibrations résonnantes, qui semblaient autant de gémissements avant-coureurs de la chute définitive de toute la structure. Cette chute se produisant, et avec elle l'arrachement des approches qui gardaient les deux rives, toute la contrée en aval, qui se reposait sur ce pont du soin de sa protection, se trouvait à son tour à la merci du fléau, et la calamité était complète.

Un jour, entr'autres, l'émotion fut extrême, car des experts, envoyés par la compagnie du chemin de fer, avaient hoché la tête en signe de doute. Tout tremblait, oscillait, et allait pour sûr tomber à la dérive d'un moment à l'autre. Des manœuvres de la compagnie—des ouvriers anglais, pour la plupart—n'en continuaient pas moins à travailler, obéissant à des ordres formels de tenir jusqu'au bout, les uns cherchant à écarter les débris charriés par les eaux, les autres fortifiant les travaux de maçonnerie, et érigeant même de nouveaux remblais aux endroits les plus exposés.

Soudain, dans l'air ensoleillé, retentit une claire sonnerie—celle des cloches de l'église de Ste Anne de la Pérade—puis, des portes de l'église, on vit se répandre un cortège portant bannières et chantant litanies

que suivait un nombreux clergé entourant un évêque ayant aux mains le St-Sacrement. Cet évêque c'était Mgr Laffèche, et cette procession de fidèles organisée à son initiative, avait pour but de solliciter du Ciel l'intercession divine pour faire cesser le fléau. Et Dieu, sans doute, prêta une oreille attentive à ces prières, car peu après les eaux commencèrent à baisser, le pont fut épargné, et par là-même le sinistre que l'on redoutait fut évité.

Hélas ! pourquoi faut-il que la maladie dont je souffre—ce que Mussét appelait le "*mal du siècle*"—me porte à voir le côté purement esthétique et philanthropique de la chose ! Mais, oh ! le beau motif pour un peintre ! Vous vous rappelez ce tableau de Jules Breton, au Luxembourg, représentant une bénédiction de blés dans une pauvre campagne vendéenne. Le défilé se déroule à travers champs, au milieu des moissons déjà jaunissantes, dans la torpeur d'une lourde journée d'été, et tout au bout le soleil ruisselle, en traite de feu sur le dais sacré, sur l'ostensoir, sur les chapes d'or des prêtres. Des paysans, l'air extasié, égrenent des dizaines de chapelets, et l'on devine, à leur ferveur, qu'ils sont bien loin, en cet instant, du terre-à-terre de leur vie de chaque jour.

Si j'en juge par le petit tressaillement intime que j'ai toujours ressenti devant cette œuvre, combien j'eusse été heureux d'être témoin de la manifestation religieuse de Ste-Anne de la Pérade. Non, mais voyez-vous bien tout cela d'ici, comme il convient de le voir. Rappelez-vous le soleil en fête, l'air bruisant du printemps, les premières fleurs, la verdure éclatante, les cloches carillonnant à toutes volées. Voyez aussi, d'autre côté, ces flots noirs et bourbeux, roulant en avalanches furieuses, et charriant des débris de toutes sortes, voire des cadavres. Ecoutez maintenant cette psalmodie s'élevant là-bas, et regardez venir à vous cet étrange défilé : toute une population portant des images bénies, avec en tête la croix d'argent du Sauveur, et puis ce vieillard dont les yeux inspirés, levés là-haut, appellent forcément les miséricordes célestes. Et cela, remarquez bien, s'est passé en Amérique, dans un pays qui commence à être entraîné à son tour dans le tournoisement de l'industrialisme américain, et à une journée de route à peine de ces mêmes Etats Unis où, je vous le jure bien, la même manifestation de piété eût été non-seulement incomprise mais impossible.

Je souligne à dessein le mot *impossible*, car c'est en cela que réside tout le *pourquoi* des développements qui vont suivre. En effet, la foi anglo-saxonne seule, et si vive qu'on la suppose, fût restée ici impuissante à amener pareil déploiement de fervour religieux, car ces pompes extérieures sont surtout le propre de